

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 18 Juin 1874

No. 25.

CAIN.

PREMIÈRE PARTIE.



PAR UNE belle nuit du mois de mai 1801, la frégate *la Thétis* croisait aux Antilles, à une trentaine de lieues au large du cap Macouba. La température était lourde, et les voiles, à peine soulevées par un souffle de brise, battaient de temps à autre contre les mâts. Les hommes de quart dormaient. L'officier seul se promenait lentement sur la dunette. Deux jeunes lieutenants de vaisseau, enveloppés dans leurs manteaux et couchés dans les bastingages sous le vent, avaient passé la soirée à fumer et à cau-

ser. Depuis quelques instants, ils se taisaient ; ils semblaient subir l'influence de la nature triste et grandiose qui les entourait et qui n'avait d'autre bruit que le petit clapotement des lames contre les flancs du navire.

—Ce qui ressort de cette longue conversation, mon cher Georges, dit enfin l'un d'eux, c'est que notre bonne amitié neus console, moi de l'amour absent, toi de la gloire trop lente à venir à ton gré.

Georges ne répondit qu'après quelques secondes, et comme s'il se fût arraché à une pénible rêverie :

—Oui, Raoul, dit-il enfin, nous nous aimons bien. Et il serra la main de son ami.

—Sais-tu, reprit Raoul, que l'on commence, dans la station, à comparer notre amitié à celle de Castor et de Pollux !

—Malheureusement, dit Georges avec amertume, nous ne sommes pas des demi-dieux ; nous ne sommes que d'obscurs officiers de marine au service de la République.

—Bast, fit en souriant son ami, nous serons amiraux tous les deux un jour, si Dieu nous prête vie ! Mais l'on va plus loin, l'on prétend que nous nous ressemblons.

—Oh ! dit Georges d'un air de doute.

—Cela pourrait être. Nous avons le même âge, la même taille, la même tournure : nous sommes bruns tous les deux. Je sais bien que nos traits sont différents, mais l'on dit que dans certaines circonstances, nous avons la même expression de physionomie. Après tout, ajouta-t-il plus bas, mais d'un accent convaincu, cela ne m'étonnerait pas trop.

—Et pourquoi ? demanda Georges avec curiosité.

—Oh ! cela tient à des souvenirs d'enfance. Je t'ai dit que mon père avait autrefois quitté la France et était allé demeurer quelques années à Zurich. Là, il avait retrouvé un vieil ami dont il avait été séparé fort longtemps. Cet ami venait souvent passer la soirée à la maison. C'était un grand vieillard aux traits pleins de douceur, d'une exquise bonté, et qui causait avec un charme infini. Je me rappelle qu'on me couchait de bonne heure dans la chambre voisine ; mais au lieu de m'endormir, je restais des heures entières à l'écouter. Eh bien, il disait que, dans beaucoup de cas, la ressemblance n'est que le résultat d'une affection profonde et